La Croix - vendredi 31 décembre 2021
Religion&spiritualité

synode sur la synodalité

Préparer l'avenir de l'Église / Les compagnons de voyage (1/9)

Pour préparer le Synode

«Les compagnons de voyage»

***Extraits des 10 pôles thématiques du* Document préparatoire pour le Synode des évêques sur l'avenir de l'Église.**

- **Dans l'Église et dans la société, nous sommes sur la même route, côte à côte. Dans votre Église locale, quels sont ceux qui «marchent ensemble ?**
- **Quand nous disons «notre Église», qui en fait partie ?**
- **Qui nous demande de marcher ensemble ?**
- **Quels sont les compagnons de voyage avec qui nous cheminons, même en dehors du cercle ecclésial ?**
- **Quelles personnes ou quels groupes sont-ils laissés à la marge, expressément ou de fait ?**

Une théologienne du dialogue

Agnès Desmazières.
Bruno Levy pour La Croix

Entre deux cours au Centre Sèvres, dans le 6e arrondissement parisien où elle enseigne la théologie et l'histoire de l'Église, Agnès Desmazières nous donne rendez-vous dans un café. Parler de la vie de l'Église, du processus de dialogue impulsé à tous les étages par le pape François, lui est très naturel, même dans le brouhaha du comptoir. Évoquer en revanche son propre itinéraire personnel un peu moins. Réservée sur elle-même, Agnès Desmazières glisse tout de même qu'elle a grandi dans la foi catholique, marquée par les JMJ de Saint-Jacques de Compostelle, quand elle avait 14 ans, puis traversée par différentes traditions spirituelles – les communautés nouvelles, les dominicains, les carmes, les franciscains, les jésuites… Un goût pour la pluralité des voix dans l'Église qui se retrouve aussi dans son parcours théologique : l'historienne a repris ses études en 2013, d'abord au Collège des Bernardins, puis à l'Institut catholique de Toulouse avant de rejoindre les facultés jésuites du Centre Sèvres.

Aujourd'hui docteure en théologie et en histoire, Agnès Desmazières a très à cœur d'accompagner ses étudiants qui incarnent à ses yeux le renouveau et l'avenir de l'Église. Elle avance dans le sillon tracé par le pape François, avec la conscience très vive des dysfonctionnements de l'Église, elle qui se dit de la génération Jean-Paul II, *«sans doute la plus frappée par la question des abus»*. Lucide mais déterminée à prendre sa place comme femme, laïque et intellectuelle dans l'Église, elle consacre aujourd'hui la plus grande partie de son énergie au processus synodal impulsé par François, dont elle a intégré l'équipe de coordination nationale en France.

●●● *Suite de la page 11.*

convoqués par Dieu dans nos différences. L'Église ne peut s'élargir aux autres que dans la mesure où elle fait l'expérience, en son sein même, de la diversité.

Y a-t-il des groupes avec lesquels vous auriez plus de mal à dialoguer ?

A. D. : Je n'aime pas fonctionner par catégories. La question, pour moi, c'est : est-on prêt à s'écouter vraiment ou bien en fait-on un enjeu de pouvoir ? Parfois il est plus facile de discuter avec des personnes d'horizons très différents, qui partagent une honnêteté intellectuelle, qu'avec des personnes de la même sensibilité mais qui instrumentalisent le processus pour satisfaire un goût du pouvoir. La synodalité peut être une belle façade qui cache en fait des pratiques autoritaires. On dit qu'on demande conseil, mais on décide tout seul en réalité. Ce processus de dialogue dans l'Église invite non pas au contrôle mais à l'écoute, ensemble, de l'Esprit Saint, au risque de la surprise.

Notre regard sur l'Église change selon que l'on est dans des lieux de pouvoir ou bien dans d'autres où l'Église est tellement démunie qu'elle retrouve davantage le message de l'Évangile. Je suis tout particulièrement attachée au catholicisme populaire, que je connais par mes attaches bretonnes et ma fréquentation des franciscains en Italie, et que j'ai découvert aussi à mon retour en France, en 2013, dans mon ancienne paroisse de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis). Ce catholicisme populaire résiste au temps et aux crises, il se manifeste par des rites, des symboles, mais surtout par la joie d'être ensemble. Il est éloigné des questions de pouvoir.

Vous êtes théologienne et avez été associée à l'équipe qui coordonne au niveau national le processus synodal en France. Qu'est-ce qui vous a conduite à la théologie ?

A. D. : Durant mes études d'histoire à la Sorbonne, j'ai suivi un cours sur l'histoire de l'Église et dans le cadre de ma maîtrise consacrée au renouveau de la pensée de Thomas d'Aquin au XXe siècle, j'ai interviewé Pierre d'Ornellas, qui était alors directeur du studium de l'École cathédrale. C'est lui qui m'a proposé de commencer des études de théologie.

«Il me semble important, comme catholique et comme laïque, de valoriser une dimension scientifique qui soit partageable avec les non-croyants.»

Puis lorsque j'ai préparé l'agrégation, j'ai opté pour l'histoire, car je m'y sentais plus à l'aise, comme femme laïque, qu'en théologie. Je suis toujours attachée à l'histoire : il me semble important, comme catholique et comme laïque, de valoriser une dimension scientifique qui soit partageable avec les non-croyants. C'est à l'élection du pape François que je suis revenue à la théologie : cela m'a mise en marche, m'a donné un motif d'espérance pour l'Église, dont je voulais témoigner davantage. ●●●